

Fiction et témoignage, ce fut d'abord un titre provisoire et improvisé, une sorte d'avance, pour voir. Il me faut en répondre aujourd'hui dès lors que, à tort ou à raison, je préfère le garder à peu près intact¹. On peut l'entendre dès maintenant comme un écho mineur et déplacé, voire une traduction modeste, anachronique et maladroite, mais délibérément faussée : *Dichtung und Wahrheit*. On peut imaginer aussi une translation tordue, voilée comme on dit en français d'une roue accidentée qu'elle est, en ses rayons, *voilée* : *Dichtung und Wahrheit* après la chute.

À tort, on a souvent traduit *Dichtung* par « fiction ». J'ai moi-même, au moins une fois, cédé à cette mauvaise habitude. Je l'avais même

1. Le seul titre annoncé avant la conférence fut en effet « Fiction et témoignage ».

fait, il y a plus de dix ans, dans un contexte qui n'est pas tout à fait étranger à une certaine histoire de la Belgique, et vers lequel je reviendrai autrement aujourd'hui, celui des rapports entre fiction et vérité autobiographique. C'est-à-dire aussi entre la littérature et la mort. Parlant alors, peu après sa mort, de mon ami Paul de Man, dont je salue la mémoire puisque nous sommes ici dans son pays, j'écrivais ceci que vous me pardonneriez peut-être plus facilement de citer si je vous promets de ne plus recommencer et si c'est aussi pour avouer sans pudeur la défaillance d'une traduction :

« La parole et l'écriture funéraires ne viendraient pas après la mort, elles travaillent la vie dans ce qu'on appelle autobiographie. Et cela se passe entre fiction et vérité, *Dichtung und Wahrheit*. »

Allusion alors évidente à une distinction entre fiction et autobiographie qui non seulement reste indécidable, mais, ce qui est beaucoup plus grave, dans l'indécidabilité de laquelle, précise de Man, il est impossible de *se tenir*, de se maintenir de façon stable ou stationnaire. On se trouve alors dans une fatale et double impossibilité : impossibilité de décider

mais impossibilité de *demeurer* dans l'indécidable¹.

C'est de cette nécessaire mais impossible demeure de la demeure que je tenterai de parler. Comment décider de ce qui reste à demeure ? Comment entendre ce mot – ce nom ou ce verbe, ces locutions adverbiales –, *la demeure*, ce qui *demeure*, ce qui se tient à *demeure*, ce qui met *en demeure* ?

Tapie dans l'ombre de ces syllabes, demeure – la grammaire trouble de tant de phrases. Nous l'entendons venir, elle est prête à tout.

Goethe, lui, n'a jamais confondu *Dichtung* (aussi mal traduit par « poésie ») et fiction. *Dichtung*, ce n'est ni fiction ni poésie. Quand il veut dire fiction, Goethe dit *Fiction*. Si, toujours dans un hommage irrévérencieux à Goethe, *vérité* devient ici *témoignage*, c'est peut-être que, comme dans *Dichtung und Wahrheit*, il sera souvent question aujourd'hui du mensonge et de la vérité, plus précisément de la véracité biographique ou autobiographique d'un témoin qui parle de lui-même et prétend raconter non seulement sa vie, mais sa mort, sa quasi-résurrection, une sorte de Passion – aux limites de la littérature. Rassurez-vous, il ne sera pas question de mon autobiographie mais de

1. Cf. *Mémoires – pour Paul de Man*, Galilée, 1988, p. 44.

celle d'un autre. Le titre improvisé, *Fiction et témoignage*, paraît donc à sa manière « parodistique », pour recourir à un autre mot de Goethe. Celui-ci caractérisait ainsi un mode de traduction et une époque, une façon de « s'approprier » « l'esprit étranger » en le « transposant » dans le sien :

« J'appellerais cette époque *parodistique* [dit-il dans *Le Divan occidental-oriental*] en prenant ce mot dans sa signification la plus pure [...] Les Français usent de ce procédé dans la traduction de tous les ouvrages poétiques [...] le Français, de même qu'il adapte à son parler les mots étrangers, fait de même pour les sentiments, les pensées et même les objets ; il exige à tout prix pour tout fruit étranger un équivalent qui ait poussé dans son propre terroir ¹. »

Nous sommes déjà dans les annales d'une certaine frontière franco-allemande. À Louvain-la-Neuve, en ce *limes* non français de la francophonie, je commence par séjourner près de cette frontière, entre de Man et Goethe, afin de donner des noms propres aux lieux et des métonymies au paysage. Tout ce que j'avancerai sera aussi aimanté par une histoire des guerres euro-

1. Cité dans A. Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, 1984, p. 95-96.

péennes entre la France et l'Allemagne, plus précisément et plus près d'un certain épisode de la fin de la dernière guerre mondiale et de l'Occupation nazie qui résonne aujourd'hui jusqu'à nous.

Une fois encore, Michel Lisse nous a tout donné et il s'est donné sans compter. Il nous donne ici l'hospitalité, chez lui, dans son pays et dans son université ; il a donné lieu à cette rencontre. Et de lui-même à cette rencontre il aura donné un titre, c'est-à-dire un nom, *Passions de la littérature*.

Qui oserait mesurer une gratitude à tous ces dons ? Ils sont sans fond et sans équivalent, donc sans retour possible.

Mais même si d'avance il renonce à remercier autant qu'il le devrait, l'hôte privilégié que je suis se doit de s'accorder en esprit avec le nom choisi par l'autre, par notre hôte, Michel Lisse, *Passions de la littérature*, pour dire ce qu'il donne ou ce à quoi il donne lieu. L'hôte doit répondre à ce nom, plus d'un nom, *Passions de la littérature* : non pas répondre au nom de ce nom ni répondre de ce nom, qui reste la signature de Michel Lisse, non pas même apporter une réponse au nom mais résonner avec lui, entrer en résonance, en consonance ou en correspondance avec *Passions de la littérature*. Il ne peut être question de le faire de façon adéquate